

# QUELQUES REFLEXIONS SUR LA QUESTION DE LA BIOGRAPHIE LANGAGIERE DANS DES ROMANS DE RACHID MIMOUNI, YASMINA KHADRA ET TAHAR BEN JELLOUN

---

Magda-Roxana BRUMA-MAILLEBAU

[ketkatm@yahoo.com](mailto:ketkatm@yahoo.com)

Université «Ștefan cel Mare» de Suceava, Roumanie

**Abstract:** *In this article we want to underline the importance of languages, as crucial component of the cultural heritage for the Maghrebians, peoples who experienced the colonialism and the acculturation. Our analysis follows the creative process, the stylistic and aesthetic choices of these authors who manifest for the preservation of the cultural identity. The analysis is based on the study of Arab-Berber' s society, which was depicted by the novelists in their novels: "L'Honneur de la tribu", "Le fleuve détourné", "Le printemps n'en sera que plus beau" (Rachid Mimouni), "Ce que le jour doit à la nuit" (Yasmina Khadra), "Le dernier ami" (Tabar Ben Jelloun). The author Rachid Mimouni points out that the linguistic changes due to colonialism affect the modern Maghrebians at all the stages of their life and he denounces the aculturality. Yasmina Khadra is the Algerian novelist who alerts about the psychological effects endured by Algerians caused by the use of a new language. Tabar Ben Jelloun, the most famous Moroccan writer, describes in French the muslim Moroccan society and militates for cultural preservation. He indicates the effects of the linguistic mix on the immigrants and the birth of a new broken language. The aim of this article is to point out how the languages transform the individuals and that the native language plays a major role in the resistance against the overwhelming influence of the Occident. The novels of Mimouni, Khadra and Ben Jelloun show the strong influence of languages at the personal and collective level.*

**Keywords:** *linguistic biography, language dynamic, identity, resistance.*

Cet article est une réflexion sur une question d'actualité, à savoir les biographies langagières qui envisagent des parcours intimes liés au plurilinguisme et à la multiculturalité. L'espace maghrébin, qui a subi les conséquences néfastes du colonialisme français, dévoile des récits langagiers troublés. Cette analyse des romans algériens et marocains propose un angle différent, celui de l'expérience du monde et des autres par différentes expressions langagières. Par des protagonistes qui vivent sous l'influence du

plurilinguisme, les écrivains dévoilent des trajets personnels mis sous le signe d'une interculturalité imposée par l'histoire.

La chercheuse Christiane Perregaux définit une biographie langagière de la manière suivante:

« [...] avant tout (d') un récit plus ou moins long, plus ou moins complet où une personne se raconte autour d'une thématique particulière, celle de son rapport aux langues, où elle fait état d'un vécu particulier, d'un moment mémorable. Elle va, à travers cette démarche, se réapproprier sa propre histoire langagière telle qu'elle a pu se constituer au cours du temps. » (Perregaux, 2002 : 83)

Perregaux fournit une perspective d'analyse sur une biographie ou un récit de vie, au terme de l'échange multiple au niveau culturel et langagier.

Dans ce cadre pluridisciplinaire, le linguiste Christian Baylon souligne le rôle de la sociolinguistique qui :

« a affaire à des phénomènes très variés : les fonctions et les usages du langage dans la société, la maîtrise de la langue, l'analyse du discours, les jugements que les communautés linguistiques portent sur leur(s) langue(s), la planification et la standardisation linguistiques... elle s'est donné primitivement pour tâche de décrire les différentes variétés qui coexistent au sein d'une communauté linguistique en les mettant en rapport avec les structures sociales ; aujourd'hui, elle englobe pratiquement tout ce qui est étude du langage dans son contexte socioculturel. » (Baylon, 2002 : 35)

Le psychiatre et essayiste Frantz Fanon montre le rôle majeur des langues sur les colonisés : « [...] parler, c'est être à même d'employer une certaine syntaxe, posséder la morphologie de telle ou telle langue, mais c'est surtout assumer une culture, supporter le poids d'une civilisation. » (Fanon, 1952 : 13)

Paul Ricœur souligne dans ses recherches le rôle de l'histoire dans le processus de création littéraire : « la constitution de l'identité narrative, soit d'une personne individuelle, soit d'une communauté historique, [est] le lieu recherché de cette fusion entre histoire et fiction » (Ricœur, 1988 : 295). Le philosophe explique le fait que les histoires et les personnages sont créés à la limite entre le réel et l'imagination. L'identité narrative est importante dans les romans analysés parce que les auteurs ne transmettent pas leurs histoires leurs opinions et veulent attirer l'adhésion du public à ces valeurs. L'expérience de leurs propres vies détermine ces auteurs à se libérer d'un passé vécu sous le signe de la censure et de la violence.

La littérature maghrébine d'expression française est définie par Charles Bonn à partir du lien historique avec l'omnipotent Occident qui a laissé son empreinte ineffaçable sur la culture maghrébine :

« [...] cette danse de désir mortel devant un miroir fabrique par l'Occident. Miroir qu'on ne cesse de briser et de reconstruire, pour mieux souligner le simulacre d'un projet de meurtre qui se retourne le plus souvent en quête d'amour et revendication d'une reconnaissance éperdue, et toujours contrite. » (Bonn, 1985 : 5)

Charles Bonn, Jacques Lecarme et Xavier Garnier affirment sur la littérature d'expression française de Maghreb que :

« L'écrivain est investi au Maghreb, comme dans la plupart des aires culturelles dites "francophones", d'une fonction politique bien plus importante que celle qu'il connaît en Europe. Et ce, à deux niveaux : du fait de la langue qu'il utilise et du fait de sa maîtrise des codes littéraires internationaux, il est une sorte de relais. » (Bonn, Lecarme, Garnier, 1997 : 180)

En Algérie, l'arabe a coexisté avec la langue berbère des tribus nomades, jusqu'à la pénétration française en 1830, quand la nouvelle langue des conquérants est devenue la langue officielle dans tous les domaines de la vie, les langues des natifs tombant en subsidiaire. Prenant le contrôle du pays, les Français imposent leur mode de vie et leur langue, ce que renverse l'univers arabo-berbère et détermine un profond changement, car toutes les institutions publiques et surtout l'enseignement adoptent le français, qui est accessible seulement pour les riches. La majorité de la population algérienne doit se conformer et n'ayant pas des moyens, vit dans la misère et dans l'analphabétisme. Sans ressources pour accéder à une éducation meilleure, le peuple perçoit le langage des étrangers surtout par l'oralité, ce qui donnera naissance à un nouvel argot caricatural.

Le champ littéraire arabo-berbère d'expression française devient le lieu de manifestation de la lutte pour la libération de la domination coloniale et pour l'instauration des régimes démocrates. Les romanciers se mobilisent contre la censure et l'oppression politique de leurs pays. La réalité politique et sociale des pays du Maghreb entre dans la littérature de cette espace par l'effort assidu des écrivains de présenter le dysfonctionnement d'une politique écrasante.

L'analyse met en lumière les romans des trois auteurs de cet espace : Rachid Mimouni, Yasmina Khadra et Tahar Ben Jelloun. Les romans sur lesquels nous nous penchons dans notre article sont : *L'Honneur de la tribu*, *Le fleuve détourné*, *Le printemps n'en sera que plus beau* de Rachid Mimouni ; *Ce que le jour doit à la nuit* de Yasmina Khadra et *Le dernier ami* de Tahar Ben Jelloun.

Les mutations linguistiques subies par les Algériens suite à la colonisation française ont été mises en évidence par Rachid Mimouni, l'écrivain militant qui a dénoncé le pouvoir oppresseur de la civilisation occidentale. Dans son roman *L'Honneur de la tribu*, le romancier ridiculise le langage corrompu de l'élite algérienne francisée, qui n'a plus de beauté et de signification pour les anciens, qui ne la comprennent plus et se sentent comme des inadaptés dans leurs propres pays :

« Tu vas m'écouter sans comprendre ce que je dis. Notre langue est tombée en désuétude, et nous ne sommes plus que quelques survivants à en user. Elle disparaîtra avec nous. Ainsi s'engloutira notre passé, et le souvenir des pères et des mères. Plus personne ne saura ce qu'aura été, depuis plus d'un siècle et demi, l'existence des habitants de ce village. » (Mimouni, 1999 : 11)

Le problème de la disparition de la langue des indigènes est souligné avec intensité, car elle est une partie importante du patrimoine arabo-berbère, qui se transmet seulement à l'oral. Il s'agit d'une perte non seulement au niveau linguistique, mais aussi du point de vue

culturel et identitaire qui est déterminée par le colonialisme français, indiqué temporellement par « un siècle et demi », qui représente la période coloniale française en Algérie.

Selon la professeure Zahida Darwiche Jabbour, secrétaire général de la Commission nationale libanaise pour l'UNESCO, l'arabe est : « la langue du prophète et celle du Coran » (Darwiche Jabbour, 2007 : 87) ce qui souligne le poids religieux sur la langue et son aspect linguistique particulier. Comme la professeure le remarquait, l'arabe est une langue prophétique qui contient les connaissances des générations et qui est très conservatoire à cause de l'Islam, religion majoritaire de l'Algérie.

Les membres de la tribu ont toujours parlé leur propre dialecte vernaculaire, la langue berbère. La langue religieuse islamique du Coran (l'arabe classique), ils la considèrent comme leur défense qui les aide à préserver leur identité culturelle. Vivant dans l'isolement, ils n'ont pas appris la langue des colonisateurs, parce qu'ils ont réussi à ne pas avoir beaucoup de rapports avec ceux-ci. Quand la nouvelle classe sociale algérienne occupe leur terre, les membres de la tribu les perçoivent comme des étrangers, parce qu'ils parlent une langue différente, un jargon arabo-français. Ils croient que ces intrus doivent apprendre leur langue ancienne pour communiquer, car ils ont envahi leur territoire et considèrent que les nouveaux arrivants ne sont pas capables d'apprendre leur langue complexe, dont ils sont fiers :

« Mohamed savait parfaitement que nous vivons notre langue comme un rempart et que nous ne nous étions même pas donné la peine d'apprendre celle des roumis<sup>1</sup> qui pourtant restèrent longtemps chez nous [...]

– Que proposez-vous ? dit le maire.

– Ce sont eux qui sont venus ici, c'est à eux d'utiliser la langue du pays. [...] ces étrangers ne pourront même pas en imiter les sonorités. » (Mimouni, 1999 : 124-125)

Les villageois croient seulement dans les enseignements du Coran, comme source unique et universelle du savoir. Ils pensent que ce type d'éducation profane est une hérésie, spécifique aux colonisateurs et qu'elle peut les détourner de leur religion :

« Notre interprète lui signifia alors qu'en tout état de cause, nous tous, en bon croyants, considérons le contenu du Livre comme la somme de tout le savoir sur terre et que, par conséquent, ces fils de l'Islam n'avaient nul besoin d'aller se pervertir l'esprit dans ces lieux d'où Dieu était exclu et qui ne dispensait que des hérésies. » (Mimouni, 1999 : 31-32)

La nouvelle génération des habitants des villes vit et se comporte à la française et ne respecte plus les coutumes islamiques : « Ils apprendront la langue des roumis et les mathématiques qui permettent de compter sans le secours des doigts. [...] Tout comme ceux de la ville, ils feront leur anniversaire, danseront avec les filles, décrocheront leur bac et fumeront de petits joints. » (Mimouni, 1999 : 183-184)

Les gens de la ville sont les Algériens qui vivent suivant le style de vie des colonisateurs français. Leur langue est un mélange entre l'algérien et le français. Les gens

---

<sup>1</sup> *roumi* - nom donné aux chrétiens et généralement aux Européens par les musulmans, définition fournie par le Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales, <http://www.cnrtl.fr/definition/roumi>, page consultée le 03.02.2019.

qui forment cette nouvelle classe sociale, une sorte de bourgeoisie mélangée avec la nouvelle aristocratie, formée après l'indépendance. Ils sont le plus clair résultat du processus de l'acculturation et leur langue bizarre en est une conséquence : « – Ces gens ne parlent ni la langue des Français ni celle des Allemands<sup>2</sup>. Ils usent d'un jargon encore plus étrange. » (Mimouni, 1999 : 124)

Le problème de la langue pendant la période coloniale est une question très épineuse en Algérie, pays appauvri, où les gens qui ont accès à l'éducation apprennent le français à l'école, fait qui les empêche de connaître et d'approfondir leur propre langue littéraire, comme on peut le constater dans un autre roman du même auteur – *Le fleuve détourné*, où la voix narrative souligne le problème linguistique : « L'orateur parle en arabe littéraire. Bien peu de gens comprennent. » (Mimouni, 1982 : 14)

L'acculturation et le changement linguistique affectent l'entière population qui doit changer complètement sa manière de vivre et acquérir celle du conquérant. Les transformations ont lieu au niveau politique, social, éducatif, comportemental, linguistique, des habitudes alimentaires et de la mode. Le clash culturel entraîne la perversion du monde serein d'antan et l'apparition d'une sorte d'hybride culturel, qui embrasse les formes culturelles étrangères, sans tenir compte de sa propre essence.

Dans le roman *Le printemps n'en sera que plus beau*, l'un des personnages, Malek est le fils d'un grand lettré arabe, un aristocrate avec une éducation raffinée et un poète reconnu. Il parle toujours avec un grand respect de son père et il montre l'importance de leur langue maternelle. Le père de Malek a été un homme d'une grande valeur culturelle pour le peuple algérien, qui a toujours valorisé la beauté de sa langue, en l'enrichissant par ses poèmes est surtout, il est fier de cette langue et de ses origines. La différence entre le père et le fils et que le fils a vécu sous l'influence du colonialisme français et, comme tout aristocrate de sa génération, il a appris mieux le français, car c'était la première langue étudiée dans l'enseignement algérien. Le choc de Malek a été le fait que son père (qui aimait tellement la langue arabe), s'est adressé à lui en français, la langue des colonisateurs, seulement pour lui faire comprendre l'importance de retrouver la liberté de leur peuple et de s'approprier de nouveau leur langue et leur pays :

« Mon père, fin lettré, dont les écrits sont aujourd'hui considérés parmi les plus purs joyaux de la poésie arabe, parlait aussi bien l'autre langue, mais mettait son point d'honneur à ne jamais s'exprimer que dans la sienne. Et dans les nombreuses délégations à l'étranger qu'il dirigeait, il exigeait toujours des interprètes d'arabe, et c'est en arabe qu'il s'adressait toujours à ses hôtes. [...] Il me parlait arabe. Je comprenais mieux le français. [...] Comprends-tu ? Un jour, il vous faudra, vous, réinventer l'histoire. Pour la première fois, il m'adressait la parole en français. » (Mimouni, 1995 : 102-103)

Pour la première fois le romancier souligne l'importance de la langue arabe pour les Algériens pendant la colonisation française, parce que le changement des langues a été

---

<sup>2</sup> Au début de la Seconde Guerre Mondiale (1940-1942), l'Afrique du Nord française – l'Algérie et les protectorats du Maroc et de la Tunisie - est placée sous l'autorité du gouvernement de Vichy, inféodé à l'occupant allemand. <https://ehne.fr/fr/encyclopedie/th%C3%A9matiques/l%E2%80%99europe-et-le-monde/gouverner-les-europ%C3%A9ens-et-les-populations-coloniales/les-protectorats-d%E2%80%99afrique-du-nord>, page consultée le 08.07.2022.

la forme la plus forte de l'acculturation pratiquée par les colonisateurs. Le vol de la langue est un dépaysement, une conséquence qui amènera une altération de leur propre culture, de leur propre identité.

L'ancienne aristocratie était la classe des intellectuels et ses représentants, les porteurs de valeurs de la culture. Le père de Malek avertit son fils du fait que l'ancienne aristocratie algérienne n'existe plus. Le père doit faire le plus grand compromis de sa vie, il doit parler à son fils dans une langue étrangère, pour que son message soit bien compris. Cette langue étrangère pour lui est quelque chose qui ne vient pas naturellement, elle est artificielle, sans substance et laisse de la place seulement aux clichés et aux structures déjà établies, sans avoir la possibilité d'être réinventée :

« L'aristocratie algérienne est morte. Elle vient de livrer son dernier combat. Et elle vient de le perdre. Comprends-tu ? Aujourd'hui, pour que mon fils m'entende, il me faut utiliser la langue du vainqueur. Cette langue dans laquelle nous ressentirons toujours la difficulté première d'exprimer des consonances inhabituelles, cette langue face à laquelle notre réalité se cabre, refusant de se laisser cerner par le mot étranger. Et, de guerre lasse, l'écrivain finit par tomber dans les clichés et les expressions toutes faites. [...] L'aristocratie algérienne, détentrice de la langue et de ses enseignements millénaires, pouvait gagner le combat. Aujourd'hui a sonné son glas. Elle a perdu. » (Mimouni, 1995 : 103-104)

Un autre aspect très important pointé par Mimouni dans ce roman est l'apparition de la littérature algérienne d'expression française qui est ressentie comme une anomalie, une chose sans sens, qui exprime la révolte même de ceux qui l'ont créée. Il met en évidence le contraste entre la littérature arabe, ancienne et riche en valeurs artistiques, et cette nouvelle forme mélangée, qui ne réussit pas à surprendre la réalité avec son mode d'expression :

« La littérature algérienne d'expression française peut-elle être autre chose qu'un non-sens, une hérésie ? Songe à l'autre langue, millénaire, née dans l'immensité d'un désert dont elle devait prendre la force et la majesté. C'est la langue des grands espaces, et elle ne pouvait que s'épanouir dans un pays comme le nôtre. [...] »

Un jour, il vous faudra retrouver le goût de ces sons amis, du verbe majestueux et de la phrase qui se déploie d'elle-même, parce qu'elle a été conçue au plus profond de nos entrailles. » (Mimouni, 1995 : 104)

Le poète exhorte son fils à réfléchir à cette soif de connaissance de la langue, à sa beauté réelle, qui peut exister seulement dans sa manifestation naturelle, parce que la langue est celle qui définit l'identité et permet la recherche profonde sur soi-même. La langue est un moyen d'expression naturel, qui représente notre intériorité et extériorité, la manière de percevoir et de décrire tout ce qui nous entoure et qui réside en nous.

Elena-Brandusa Steiciuc affirme à propos de l'œuvre de cet auteur :

« Les écrits de Mimouni – dont les exégètes ont remarqué à juste titre la clarté, la concision et l'humour – gravitent autour de quelques axes majeurs : la quête identitaire de l'Algérie postcoloniale ; la dénonciation de la société musulmane, qui en plein XX<sup>e</sup> siècle souhaite vivre à l'ancienne ; la condamnation de la guerre, de la violence ; la critique sévère du climat politique en Algérie, après l'indépendance et le glissement de cette société vers la dictature, par l'imposition d'un parti unique et la limitation des libertés démocratiques. » (Steiciuc, 2003 : 63)

L'écrivain algérien d'expression française Mohammed Moulessehoul prend le pseudonyme Yasmina Khadra pour pouvoir écrire dans son propre pays. Il met en lumière dans le roman *Ce que le jour doit à la nuit* une biographie langagière par son héros Younes/Jonas, un personnage dual qui se confronte avec la perte d'identité, parce qu'il est un Algérien qui a été élevé dans une famille riche mixte, arabo-française, qui lui a offert une éducation et un mode de vie occidental.

À partir du titre hautement significatif par l'opposition *jour/nuit*, l'auteur a créé l'univers d'un personnage qui a vécu toute sa vie dans une dualité obscurité-lumière, due à une lutte entre deux identités : arabe et française. Ses origines arabes étaient en conflit avec le monde des colons, il a subi un changement de nom pour pouvoir s'intégrer et accéder à une meilleure vie, à une meilleure éducation.

Laurence Kohn-Pireaux montre le rôle essentiel du nom dans la construction identitaire : « [...] la quête d'une identité commence avec celle d'un nom. » (Kohn-Pireaux, 2000 : 46) En mettant en valeur dans notre analyse cet aspect qui est très important, nous allons voir que le personnage subit des changements profonds liés à cette cause. Le personnage cherche une nouvelle identité pour pouvoir survivre dans un nouveau contexte culturel et social qui n'est plus familier. Le nom constitue un emblème, le seul repère avec lequel les personnages peuvent se connecter au moment où ils ont des difficultés ou ils sont maltraités.

Au moment où le héros devient le fils de Germaine, l'épouse française de son oncle, celle-ci lui change le nom, et l'appelle Jonas. C'est ainsi que la nouvelle mère acquiert un fils. La mère naturelle de Younes ne voit pas ce changement de nom comme une perte de son fils, mais une manière par laquelle la mère française le réclame et le transforme dans un petit Français. La mère naturelle croit que c'est seulement une erreur de la part des étrangers qui ne savent pas prononcer leurs noms. Celle-ci invente une excuse parce qu'elle est impuissante et doit accepter le changement de destin de son fils :

- « – Germaine m'appelle Jonas.
- Qui est-ce ?
- La femme de mon oncle.
- Ce n'est pas grave. Les Français prononcent mal nos noms. Ils ne le font pas exprès. » (Khadra, 2008 : 93-94)

Le tourment du personnage grandit au fur et à mesure qu'il comprend qu'il vit une vie qu'il n'a pas choisie. Son histoire langagière, l'emploi exclusif de la langue des oppresseurs, devient en fait une forme de trahison de son propre peuple. Son ami Jelloul lui fait comprendre qu'il ne sera jamais un colon. Son identité algérienne est éveillée par la profondeur des mots de son ami, qui le secouent et il se rend compte des injustices que son peuple doit subir. Younes est accusé d'être tolérant et passif à cause de son confort financier et de ses amis colons. Jelloul est pour Younes la voix qui lui ouvre les yeux à une réalité qu'il évitait et qui le force de voir les souffrances des Algériens dans leur propre pays :

- « – Tu ne peux pas comprendre, toi. Tu es des nôtres, mais tu mènes leur vie...
- [...] C'est comme ça que vivent les nôtres, Jonas. Les nôtres qui sont aussi les tiens. Sauf qu'ils n'évoluent pas là où tu te la coules douce. Pourquoi ne dis-tu rien ? Tu es choqué ?

[...]. -Regarde bien ce trou perdu. C'est notre place dans ce pays, le pays de nos ancêtres. »  
(Khadra, 2008 : 198-201)

Le personnage est coincé entre deux univers, celui de son peuple, tourmenté par l'exploitation et la pauvreté, et celui de ses amis, les colonisateurs français. Jelloul le pousse à reconnaître ses origines algériennes et défendre les siens. Il l'oblige à écouter la voix du sang, en soulignant l'importance de son nom, qui est le symbole de l'appartenance à une nation, à une culture. Younes est choqué par les mots de Jelloul, et il réalise que son ami a raison. Il se sent ravagé et a une sensation de flottement, comme hors de temps et des événements. Le personnage principal du roman a de forts sentiments pour les deux peuples : pour les Algériens (avec lesquels il a des relations de filiation) et les colons français (qui sont ses amis.) Il est bouleversé par cette réalité qu'il ignorait et il est confus parce qu'il n'a pas encore choisi entre les deux mondes :

« C'est ça, Younes. Tourne le dos à la vérité des tiens et cours rejoindre tes amis...  
Younes... J'espère que tu te souviens encore de ton nom. Hé ! Younes. [...].

– Jelloul n'avait pas tort. Les choses changeaient, mais pour moi elles s'opéraient dans un monde parallèle. Partagé entre la fidélité à mes amis et la solidarité avec les miens, je temporisais. » (Khadra, 2008 : 201)

Le problème de la langue est abordé aussi par le plus célèbre romancier marocain Tahar Ben Jelloun dans son roman *Le dernier ami*, où il montre l'influence des « protecteurs » français sur la langue d'origine, l'arabe. Le français est considéré comme une langue élitiste des autorités, qui est ridiculisé par ce personnage grotesque, l'adjutant Tadla, un homme diminué, qui ne sait ni le français, ni l'arabe. Tadla est un homme de l'armée, instruit pour suivre les ordres aveuglément, sans penser ou hésiter. Il est le représentant de l'armée marocaine, qui fait des abus et qui torture les opposants du régime dans les années '70. Dès qu'ils arrivent, les jeunes protagonistes doivent être rééduqués, mais en fait ils sont humiliés par l'adjutant. Il les insulte et leur fait comprendre qu'ils doivent se conformer à ses désirs et à ses ordres, dans une réplique dont la graphie est une preuve de plus de l'ironie de l'auteur :

« Safé, çayé, vos zêtes plus des femmelettes, vos zêtes devenus forts et patriotes, vos avé compris aillors, je sais pas, dans l'armee secret-secret, pas de blabla, vous serez avec des zomes bien préparés pour prendre la suite de mon travail, attention, pas de malin, car icic les malins on les zounlie dans le trou, oui le trou où on les zentère laissant la tête pour le respiration... quand il fait chaud, lo solay les grille la tête, aprèsbonaume, il est direct laupital, les Chinois nous zont apprris ça, i sont malins les Chinois... » (Ben Jelloun, 2004 : 91-92)

Le français approximatif que cet homme utilise montre non seulement un certain niveau d'éducation, mais aussi la stupidité et le désir de paraître quelqu'un de supérieur, quelqu'un qui a une certaine autorité. Le personnage parle à peine le français, il utilise un jargon ou plutôt une langue cassée, un mélange entre le français et l'arabe, dont le résultat est une langue horrible est incompréhensible. Il essaie stupidement de dépasser sa condition et de se donner de l'importance mais tous ce qu'il fait dénote une apparence

dérisoire qui n'a aucun fondement, mais au contraire, souligne la discordance entre l'origine humble et un certain pouvoir détenu grâce à l'armée.

Tahar Ben Jelloun construit un personnage caricatural qui représente en fait la tentative de franciser le peuple marocain par la force et par les abus de pouvoir.

Dans ces témoignages littéraires des trois auteurs, qui ont subi les affres de la censure et les conséquences des régimes totalitaires de leurs pays, il y a toujours des personnages qui réussissent en dépit de l'oppression, surtout grâce à l'éducation qui implique la maîtrise de plusieurs langues, surtout celle du français.

Il ne s'agit pas de la soi-disant « mission civilisatrice » de l'Occident qui a été un prétexte des pouvoirs européens de coloniser d'autres pays et imposer la langue du vainqueur, mais du contact culturel qui, malgré le contexte historique, a favorisé le développement des acquis et échanges langagiers. De ce point de vue, les romanciers donnent de l'espoir et des solutions pour sortir de la pauvreté et dépasser sa propre condition, comme c'est le cas de Younes/Jonas du roman *Ce que le jour doit à la nuit* de Yasmina Khadra, qui apprend le français et devient pharmacien, ou Mohamed et Ali les personnages principaux du roman *Le dernier ami* qui deviennent l'un médecin et l'autre professeur d'histoire et de géographie.

Rachid Mimouni, Yasmina Khadra et Tahar Ben Jelloun sont eux-mêmes des exemples de réussite par leur choix d'écrire leurs romans dans la langue du dominant – le français – et non dans leur langue maternelle – l'arabe – pour devenir un écho international contre la guerre, le racisme, les abus et l'effacement culturel. De cette manière, le plurilinguisme devient une forme de survie, de lutte, de conservation culturelle.

Les auteurs veulent faire connaître aux lecteurs francophones l'importance de la langue pour un peuple. En dépit du fait qu'ils s'expriment en français, ils insèrent dans leurs romans beaucoup de culturèmes d'origine algérienne ou marocaine, qui sont marqués à l'écrit par une graphie différente, d'habitude en italiques, et qui sont expliqués dans le texte ou dans des notes en bas de page.

L'héritage culturel maghrébin représente sans doute un trésor universel qui a été menacé et souvent effacé par la culture occidentale. L'effacement culturel sous la domination étrangère est un danger historique qui se reflète dans le comportement quotidien et le mode de vie des habitants de cet espace.

Rachid Mimouni, Yasmina Khadra et Tahar Ben Jelloun sont des écrivains qui font partie des générations qui luttent pour la liberté d'expression et s'engagent à faire comprendre au public francophone les difficultés de la vie des Maghrébins. À force de connaître la culture des peuples colonisés, les populations des pays d'Occident peuvent mieux les aider à dépasser les barrières culturelles, la peur et les préjugés. La société occidentale doit connaître par ces histoires écrites en français la vraie situation politique des pays maghrébins avec toutes les implications. Dans ce cas, le français devient le canal de diffusion de la réalité du peuple, et non celle des médias.

Leur lutte est personnelle et vise l'entière société occidentale et orientale parce qu'ils veulent ouvrir les esprits et renforcer le rôle de la littérature, comme source de savoir dans le monde, et signaler les dangers de la disparition de la culture, surtout dans la direction où va la société actuelle, qui est inondée de fausses informations, de consumérisme, de lutte pour les ressources.

## BIBLIOGRAPHIE

### *Corpus :*

- BEN JELLOUN, Tahar, (2004), *Le dernier ami*, Paris, Éditions Gallimard.  
KHADRA, Yasmina, (2008), *Ce que le jour doit à la nuit*, Paris, Éditions Julliard.  
MIMOUNI, Rachid, (1982), *Le fleuve détourné*, Paris, Édition Robert Laffont.  
MIMOUNI, Rachid, (1995), *Le printemps n'en sera que plus beau*, Paris, Éditions Stock.  
MIMOUNI, Rachid, (1999), *L'Honneur de la tribu*, Paris, Éditions Stock.

### *Références critiques :*

- BAYLON, Christian, (2008), *Sociolinguistique, Société, Langue et Discours – Les échanges langagiers : bilan critique des travaux français et synthèse des recherches anglo-saxonnes*, Paris, Éditions Armand Colin.  
BONN, Charles, LECARME, Jacques et GARNIER, Xavier, (1997), *Littérature francophone*, Paris, Hatier, (Tome 1 : *Le roman*).
- BONN, Charles, (1985), *Le Roman Algérien de langue française*, Paris, L'Harmattan.
- DARWICHE JABBOUR, Zahida, (2007), *Littératures francophones du Moyen-Orient*, Aix- en Provence, Edisud.
- FANON, Frantz, (1952), *Peau noire, masques blancs*, Paris, Éditions du Seuil.
- KOHN-PIREAUX, Laurence, (2000), *Étude sur Tahar Ben Jelloun. L'Enfant de sable, La Nuit sacrée*, Paris, Édition Ellipses.
- PERREGAUX, Christiane, (2002), « (Auto)biographies langagières en formation et à l'école : pour une autre compréhension du rapport aux langues », dans *Bulletin suisse de linguistique appliquée vals-asla*, n°76, p. 83.
- RICCEUR, Paul, (1988), *L'identité narrative*, Paris, Édition Esprit.
- STEICIUC, Elena-Brandusa, (2003), *Literatura de expresie franceză din Maghreb. O introducere*, Suceava, Editura Universității din Suceava.